

1988

«Vingt ans après: 1968 + 20 = Quoi?»

L'Architecture d'Aujourd'hui

n° 260, décembre 1988, pages 29 à 34

VINGT ANS APRÈS : 1968 + 20 = QUOI ?

*Vingt ans après,
les débats
de mai 68,
qui secouèrent
si fort
le monde
de l'architecture
et
de l'urbanisme,
intéressent-ils
encore ?*

En avons-nous fini, et d'ailleurs faut-il en finir avec 68 ? Puisque cette année a été celle du vingtième anniversaire des « événements », de cette grande rupture qui traversa le monde de l'architecture, vit l'école des Beaux-Arts subvertie, occupée par la police puis dissoute à l'automne pour être éclatée en de multiples unités pédagogiques, nous avons pensé qu'il serait curieux de mesurer ce qu'il pouvait en subsister dans l'architecture française.

Oui, que reste-t-il de 68 ? De ce que l'on pensait être ses « acquis », appelés à durer, appelés à constituer le nouveau cadre moral de la profession ? Que reste-t-il de ces temps où l'on se sentait

d'abord citoyen, d'abord intellectuel, et intellectuel critique, et ensuite, éventuellement, architecte ? De cette quête tous azimuts où se dispersèrent les jeunes architectes, de la sociologie aux luttes politiques, de l'histoire à l'écologie, de l'analyse urbaine aux technologies douces ? Que reste-t-il ? Rien peut-être, sinon un ensemble de doctrines et de principes qui paraissent hors-sujet aux yeux de beaucoup des professionnels formés dans les dernières années. Une idéologie de vieux profs, en somme ?

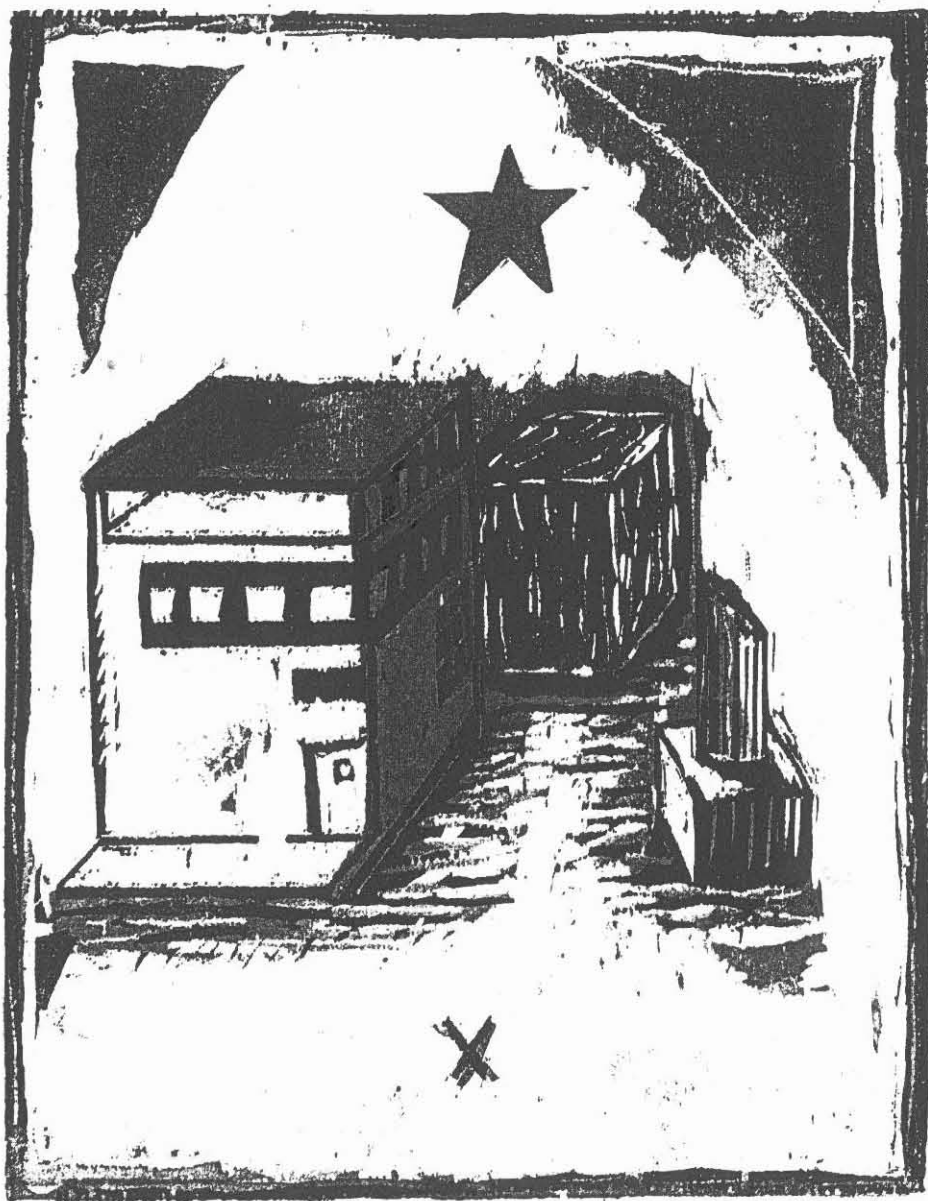
Dans les attitudes, dans les mentalités, tout semble basculer ; on se déteste de l'attirail théorique, de l'intellectualité de naguère pour

pratiquer l'architecture en elle-même et se replier sur le métier. Une idéologie de jeunes pros, en somme.

Organisé sur France Culture dans le cadre de l'émission d'Alain Veinstein « La Nuit sur un plateau », ce débat opposait trois soixante-huitards de strict pedigree : Roland Castro, Antoine Grumbach et Christian de Portzamparc, à deux de leurs cadets : Olivier Arène et Dominique Perault qui, il y a vingt ans, avaient treize ou quatorze ans. FCh

Roland Castro : On pourrait retenir de toute cette histoire que si, aujourd'hui, chacun de nous trois a fait une œuvre personnelle, cela

est né d'un combat contre une pensée, une pratique, des logements comme ceux des 4 000 de la Courneuve. On a eu cette chance, horrible, de faire partie de la génération de la résistance ; la chance d'avoir mené un combat moins singulier et plus collectif que celui de la jeune génération. Et il reste encore des combats à mener. Chacun de nous trois a maintenant fait son œuvre, dans le concert général des œuvres personnelles ; mais nous sommes des gens qui ont pensé qu'il n'y avait pas que l'architecture dans la vie, ce qui peut aujourd'hui paraître tout-à-fait étrange à certains. Aujourd'hui, c'est l'idéologie de la réussite, du produit, de la perfor-



OLIVIER BESSON

mance, du professionnalisme : idées stupides, trop faciles, trop réelles, qui ont l'horrible vertu de

Des enjeux

plus nobles

et plus grands

que soi-même

reproduire l'architecture comme objet, comme enjeu. Mais, parallèlement, l'architecture française est devenue quelque chose d'à peu près sérieux. Malgré les normes, l'adminis-

ce n'est pas simplement de l'emballage, même si les grands groupes, et je m'en félicite, veulent s'identifier à travers une image architecturale. Il faudrait qu'ils passent du design à l'architecture, du visible aux conditions de vie à l'intérieur. Faire faire son bâtiment par Meier ou par Isozaki, c'est de l'emballage ; je suis contre l'emballage.

Christian de Portzamparc : On pourrait tout aussi bien dire que ce travail sur la ville et l'urbanité s'est fait contre 68. Ce que disent mes amis est trop mécanique. On serait

proche de la vérité en disant que 68 a fait resurgir les tendances spontanées, l'auto-construction, etc., des tendances qui refusaient les savoirs constitués. 68, à mon avis, a conduit

proche de la vérité en disant que 68 a fait resurgir les tendances spontanées, l'auto-construction, etc., des tendances qui refusaient les savoirs constitués. 68, à mon avis, a conduit

Le refus

du dessin,

le refus même

de faire

de l'architecture

grâce à sa rampe de lancement de l'Esice de 300 mètres de long, a maintenant beaucoup de mal à retomber sur ses pieds et se trouve agressé par la profession d'une façon parfois spectaculaire.

Dominique Perrault : Lorsque je suis entré à l'école, je faisais du « forain », des gonflables, des dômes géodésiques ; on a construit une crèche en plâtre. Et puis j'ai travaillé sur les mairies de Paris qui sont des objets géniaux, tellement capables d'urbanité. C'est dans cette espèce de cocktail, dans ces dimensions opposées entre l'urbain et le forain que se trouvent pour moi des espaces de liberté et de générosité. Le mot objet ne me choque pas dans la mesure où il est capable d'urbanité.

Antoine Grumbach : Le babacoolisme architectural dont Christian fait l'enfant direct de 68, ce rêve californien d'autoconstruction, n'a pas été l'aspect dominant. Nous, par exemple, il ne nous a même pas effleurés.

Christian de Portzamparc : A partir d'un certain moment, est arrivé un souci de recherche d'acquisition du savoir. Il y a eu aussi le refus du dessin, le refus même de faire de l'architecture, pendant trois, quatre ou cinq ans. Je veux dire qu'il n'est pas sorti comme par enchantement et dans un processus logique une architecture de 68. Ce qui est important, c'est qu'on a cassé en 68 toute une tradition, celle de l'école des

Beaux-Arts. La première grève dont tu parlais, c'était en soi très important. Mais cela n'a pas fait les années 70. C'est plus compliqué. J'ai rencontré dans mon métier des tas de gens qui n'avaient rien à voir avec 68 et avaient des idées très proches des miennes, par exemple sur la ville.

Olivier Arène : Vous avez cassé l'école, mais l'avez-vous ensuite reconstruite ? Elle a flotté pendant des années ; elle flotte encore complètement et les profs dont vous êtes, messieurs, tous les trois, on vous sent un peu paumés. J'ai assisté à certaines de vos corrections de projets : on vous sent sans doctrine. Je ne suis pas sûr qu'il en faille une, d'ailleurs, l'important, finalement, étant de communiquer cette passion que nous avons tous. Il y a des milliers d'architectes, en France, qui s'en foutent royalement. Moi, je me sens devenu un autre type de militant, qui ne rate pas une occasion de vendre sa salade : l'architecture. C'est là qu'il faut militer.

Antoine Grumbach : Ce qui est né, dans ces années-là, et Christian tu es un des mieux placés pour le savoir, c'est cette revendication qu'être architecte, c'est aussi être un intellectuel. Ce n'était pas seulement produire des dessins ou être un professionnel ; c'était penser un rapport entre la société et l'endroit où elle habite. Je vois cela disparaître chez les plus jeunes. Il n'y en a pas un sur cinquante qui arrive à se maintenir la tête en dehors du Rotary club s'ils sont en province. Ils ont de moins en moins l'ambition d'être des intellectuels ; ils sont des professionnels pris dans la contrainte. Et elle est terrible la contrainte de la vie de l'architecte, entre les problèmes techniques, économiques et les problèmes culturels. Je revendiquerai pour ma part toujours de garder un rapport littéraire et philosophique à l'acte de bâtir.

Dominique Perrault : Tu poses le problème de l'œuvre. Je crois que nous sommes d'abord des artistes avant d'être intellectuels ou pro-

Vous avez

cassé

l'école.

Mais

l'avez-vous

ensuite

reconstruite ?

professionnels. La notion d'œuvre change. Moi qui n'ai pas ce passé soixante-huitard, je n'ai pas ce rapport intellectuel à la litté-



tration et le peu d'argent, les Hlm sont mieux faits qu'il y a trente ans, avec beaucoup plus de souffrances, de soin, de travail et d'échelle. Le vrai débat est de savoir s'il y a encore des enjeux plus nobles et plus grands que soi-même.

Antoine Grumbach : Je voudrais rappeler qu'en 1966, nous avons organisé une grève générale à l'école des Beaux-Arts pour exiger de travailler sur le logement collectif. Alors qu'on construisait chaque année 500 000 logements, il n'y avait jamais eu un projet de logement collectif à l'école des Beaux-Arts ! Cet engagement vers le logement fut de notre responsabilité. Il faut dire aussi que tout ce qui a été un peu vivant et inventif, dans les années 68 est à relier à une pensée héritée des situationnistes, et de leurs réflexions sur la société du spectacle, de la marchandise, problèmes toujours d'actualité. On a encore le droit, on a même le devoir de s'énerver contre la société de la marchandise et contre la société du spectacle. On a le devoir de dire que l'architecture

S'énerver

contre

la société

de la marchandise

et du spectacle

plutôt au refus de l'architecture et à la non-architecture. Et refaire de l'architecture dans les années 71-72 n'était absolument pas dans le courant.

Antoine Grumbach : J'ai été diplômé en 1967 et j'ai fait mon premiers concours en 79 ; c'est-à-dire que, pendant douze ans, j'ai réfléchi, je me suis promené, j'ai écrit des textes critiques ; les concours que j'ai faits étaient toujours polémiques, je n'avais aucune envie de les construire. Et aujourd'hui, chaque fois que je fais un projet, je pense que c'est le

ture. C'est beaucoup plus esthétique chez moi, plus plastique ; c'est différent. Je crois que, dans l'art, il y a une multiplicité d'œuvres. Et c'est le seul point commun valable entre nous. Que cela s'exprime de façon littéraire, politique, intellectuelle, avec un peu plus de sel ou un peu moins, je dirai : peu importe.

Antoine Grumbach : Je ne suis pas d'accord avec toi quand tu dis qu'un artiste n'est pas un intellectuel.

Christian de Portzamparc : La culture

que je fais, je ne les aurais pas faits il y a dix ans, tout en étant toujours moi-même. Il faut être capable d'évoluer. Je travaille sur l'urbanité, la fragmentation, c'est une façon de regarder la ville qui m'est familière. En même temps,

**C'est vrai,
aujourd'hui,
il y a
de l'air
qui passe**

j'éprouve le besoin de boxer cela tout le temps. Quand on se répète, on devient idiot. Je suis persuadé qu'il y a mille façons de faire de l'architecture, qu'il y a mille registres et c'est pour ça que Perrault a raison de dire qu'on est des artistes. Il faut être inventif, c'est-à-dire se méfier de la culture, l'oublier par moment, gommer...

François Chaslin : Il est vrai que Christian, soixante-huitard un peu isolé et paradoxal, a toujours eu un comportement qui le distinguait de ses contemporains ; plus qu'eux, il se souciait de la dimension artistique du métier ; avant eux, il se posait des problèmes d'espace et d'écriture, de proportions, qui le firent un moment tenir pour formaliste ce qui, on s'en souvient, était jugé avec une certaine sévérité. Son identité était celle d'un artiste, donc, mais d'un artiste intellectualisé, je dirai presque raisonneur, ne cessant de s'interroger sur la pertinence de sa démarche, tentant de l'expliquer comme s'il lui fallait se justifier, ce que font moins les architectes plus jeunes pour lesquels il est naturel, tout-à-fait légitime, de se préoccuper d'abord de problèmes d'expression plastique. Lui semble avoir eu besoin toujours de batailler pour faire admettre son droit au formalisme ; batailler peut-être même contre lui-même, contre les tabous qu'il fallait lever au sein de la conscience intime de chacun. Antoine Grumbach, même s'il dessinait, ou Roland Castro poursuivaient beaucoup moins l'élaboration de leur propre singularité artistique, quand ils ne la niaient pas carrément. La cohérence qu'ils recherchaient était d'un autre registre. Et à mille lieues de cette impatience de la génération actuelle des trente à quarante ans, impatience d'agir, de dessiner, de s'affirmer architectes et artistes, en refusant de s'encombrer trop longtemps de ce que les générations antérieures avaient cru devoir entasser sous leurs pas : tout cet amont théorique de sociologie, d'histoire, de psychanalyse et de réflexion critique.

Roland Castro : Le plus drôle est que le mot même d'architecte

était devenu une injure. C'est un des meilleurs souvenirs de ma vie : nous insultions tous ceux qui passaient dans la rue Bonaparte devant l'école en les traitant d'architectes. Les types, en bagnole, ne comprenaient vraiment pas ce qui leur arrivait ! C'est vrai que l'architecture rend con. L'un des plus grands artistes de l'histoire de l'architecture était un vrai con. Le Corbusier ne savait pas grand chose, rien de son temps ou peu, rien de la partie noire que Freud avait trouvée, et rien de la partie géniale que Breton et ses copains avaient inventée. En ce moment, la singularité est devenue la règle ; la pluralité des singularités est en train de fabriquer le style d'aujourd'hui. Mais il ne faut pas oublier ; il faut se garder cette injure quelque part derrière la tête, garder une distance quand on sait l'insensé acte démiurgique que construire représente.

Christian de Portzamparc : Je pense que Le Corbusier n'était pas plus con que Breton, et peut-être plus intelligent. On lui reproche sa prétention à porter toute l'époque, à apporter le bonheur à la société. Le Corbusier ne voulait pas être un artiste : il n'était pas tout à fait un intellectuel ; il était vraiment un architecte. Il a même redonné une fierté d'être architecte par rapport à l'ingénieur, à l'homme de calcul. Quand on est architecte, on tire un fil et ça peut aller très loin, ça embrasse l'ensemble de la société et de l'histoire. C'est le danger.

**Le mot même
d'architecte
était
devenu
une injure**

Les architectes sont aujourd'hui plus modestes. Ils font des morceaux de choses. C'est un apostolat. Les conditions pour faire ce métier ont beaucoup changé ; on ne fait plus 10 000 logements mais 60, en souffrant. On recommence sans cesse à faire des concours, et c'est épuisant. Et l'on est moins con quand on souffre comme ça. Pour finir, qu'il y ait des théoriciens, des intellectuels de l'architecture, me paraît depuis 68 une chose fondamentale. Mais ce n'est pas forcément ceux-là qui feront des grands artistes.

Roland Castro : Je ne traite personne autour de cette table de con ; ce que je dis, c'est que le danger de cette connerie-là est toujours présent et qu'il faut garder en mémoire que nous avons pu, à un moment, tenir le mot architecte pour insultant. Même si nos cheminements individuels

nous ont amenés là où nous en sommes aujourd'hui et Christian, en effet, plus vite que d'autres ; Christian dont, lorsqu'il avait dix-huit ans, nous disions : c'est Rimbaud.

Christian de Portzamparc : J'étais l'un des premiers à sortir cette insulte : architecte ! Mais je trouve qu'aujourd'hui elle est moins facile à employer.

Olivier Arène : Eh bien moi, je souhaiterais que ces fameux architectes très intellectuels, sans que ce soit péjoratif, ne restent pas trop dans leur tour d'ivoire. J'ai la chance d'avoir été étudiant de Ciriari et j'en profite pour rendre un hommage gigantesque à ce bonhomme : il insufflé une espèce de foi, de passion totale. Nos études avec lui furent en général une

**Je réponds
à une demande
précise,
en travaillant
sur l'espace,
la lumière**

dizaine d'années et c'est encore trop peu. Mais c'est l'équivalent de vingt ans. Et quand il nous lâche dans la nature, on n'a qu'une seule envie : tester cet outil d'analyse qu'il nous a communiqué. Vous, la génération des soixante-huitards, vous avez défoncé les portes et nous avons maintenant accès à une commande qui vous échappait. Et moi je profite de toutes ces opportunités, de tous ces concours, pour aller porter la bonne parole loin. C'est bête de croire à ses idées mais des milliers d'architectes travaillent en s'en foutant royalement. Ils courent après la commande et mènent leur petit train-train en produisant notre cadre bâti. Il est inutile d'aller très loin pour trouver des non sens architecturaux, des non sens d'usage. On a un produit qu'on livre au public et ce public n'y comprend rien. L'architecture, il faut la vulgariser, la faire descendre un peu vers les gens qui en sont les usagers et ont besoin de comprendre. Ma foi, à l'heure actuelle, consiste à faire passer l'architecture que j'aime. Je produis d'abord à travers un usage respecté ; tous ici avons cette conscience professionnelle. Et je milite très fort dans ce sens, parce que je ne revendique pas tellement le statut d'intellectuel ou d'artiste au sens où nos soixante-huitards l'ont été. Je suis un professionnel ; je réponds à une demande précise, en travaillant sur l'espace, sur la lumière. C'est un travail épuisant que le client ne comprend jamais,



peut être étouffante comme elle est en même temps libératrice. On a revendiqué d'abord de lire, de comprendre. A l'école, il y avait une espèce d'interdit sur la culture même. Il n'y a pas 68 avec ses gens cultivés puis la génération suivante qui refuserait la culture. C'est trop simple. Pour être vivant, on a besoin de se sentir un peu encombré par sa propre histoire. C'est vrai, aujourd'hui, il y a de l'air qui passe, il y a d'autres façons de regarder. Les projets

que l'on fait souvent contre lui, qu'il n'a pas demandé la plupart du temps et dont il ne se rendra peut-être jamais compte.

Dominique Perrault : Tout le problème est le regard qu'on porte sur les choses. J'en reviens à cette notion d'œuvre. A votre époque, vous n'aviez pas de commandes ; nous, on en a. D'où nos difficultés à maintenir une espèce d'exigence, d'éthique et de cohérence dans le travail. On est beaucoup plus bousculé. Changer de maître d'ouvrage, ça remet d'une cer-

inclu dans le bâtiment doit être maîtrisé, intégré et conçu clairement de manière à être réalisé dans sa plénitude et ne pas porter atteinte à un bâtiment. Un débat sur l'architecture avec le public débouche vite sur les problèmes de fuites. Ça prouve que l'architecture n'existe toujours pas dans le public.

François Chaslin : Voilà donc. Comme nous le pressentions, le débat a montré qu'une rupture à nouveau s'accomplissait ; et que mai 68 n'est plus du tout, mais plus du tout à l'ordre du jour. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on en soit navré, c'est un fait. Courons, camarades, le vieux monde est derrière nous !

Pour conclure par ce qui pourrait paraître une pirouette mais ne l'est pas vraiment, souvenons-nous de ce journal qu'avait créé Roland Castro il y a vingt ans : « Tout », sous-titre : « ce que nous voulons », parfaite expression de cette boulimie un peu désordonnée de l'époque. Et voyons cette publicité de la chambre de Commerce de Paris, récemment parue dans Le Monde pour présenter le bel édifice construit par Dominique Perrault à Marne-la-Vallée ; un texte de l'architecte l'accompagne, une sorte de poème : « Rien », y lit-on, « Rien, rien sinon la pesanteur de l'objet, rien sinon la précision du geste, rien sinon la pureté du pli ». Voilà tout notre débat : d'un côté, une génération qui fut soucieuse de se coller l'ensemble du monde, jusqu'à s'y perdre, jusqu'à s'y noyer parfois, en abdiquant les prérogatives traditionnelles du métier ; de l'autre une génération qui ne prétend plus à rien qu'à se concentrer sur l'architecture proprement dite, le jeu de la lumière et de l'espace, ce « rien » essentiel que célèbre, sur le mode du « sublime », le court texte de Dominique Perrault.

Débat organisé par Alain Veinstein et François Chaslin dans le cadre de « la Nuit sur un plateau », France-Culture, juillet 1988.

**LA POLICE S'AFFICHE
AUX BEAUX ARTS**



**pour un
ENSEIGNEMENT**



**au service du
PEUPLE**

taine façon beaucoup plus en cause ; il faut garder une certaine ligne morale.

Olivier Arène : Il est très important pour aboutir un produit architectural qu'il soit réussi formellement, plastiquement.

Roland Castro avait une phrase classique : « moi, je ne suis pas plombier, je ne veux pas le savoir ». Le plombier qui ne comprend pas un bâtiment, le sabote. Le produit technique



l'Electropôle n°2 le poteau qui en fait plus !

MEDAILLE DE BRONZE
Concours de l'Innovation
BATIMAT
1983

1 Dimensions :
80 x 80 mm ; hauteur illimitée
tout alu ou alu + PVC



2 Jusqu'à 4 vrais compartiments :
courants forts + courants faibles
(téléphone, alarme, informatique)



3 Fixation par vérins ou équerres :
mobilité en n'importe quel point



4 Prises normalisées mobiles 10/16 A
jusqu'à 10 au mètre



5 Conjoncteurs téléphone
déplaçables (MOSAIC)
jusqu'à 15 au mètre



6 Emplacements pour disjoncteurs
modulaires bipolaires (Arnould,
Legrand, Merlin Gérin)



7 Support d'équerres, consoles,
accessoires et appareils variés



8 Élément de structures, constructions
modulaires, cloisons amovibles



9 Prix : imbattables.
Consultez-nous !

Conformité aux normes U.T.E.

10 Egalement à prises mobiles :
plinthes de 65, 100, 130 mm,
rails suspendus multifonction, etc...

Electro-liaison 56 boulevard Davout 75020 Paris - Tél. : 43.48.10.92

Je désire recevoir la documentation **Electropôle n° 2**

Nom :

Adresse :

Profession :

Je suis également intéressé par :

VOS PLINTHES VOS RAILS à prises mobiles